

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 12 juillet 1930

Discours prononcé par M. André-Michel BOISSERIE, Professeur de Troisième

Monsieur le Ministre,
Mesdames, Messieurs,

A Rome, quand un triomphateur montait au Capitole, un esclave placé derrière lui, répétait cette phrase : « Hominem te memento » ; souviens-toi que tu es homme. On craignait en effet que dans tout l'éclat du triomphe le général vainqueur n'n vînt à oublier sa condition de simple mortel et l'on avait imaginé ce moyen ingénieux pour la lui rappeler. Dans notre civilisation, il existe une coutume qui n'est pas moins curieuse ; dans quelques instants, sur cette estrade, vont monter ceux qui doivent recevoir la récompense de leur travail soutenu, de leurs efforts constants ; sans doute craint-on qu'ils n'oublient trop tôt leur condition d'élèves et l'on tient à la leur rappeler en une dernière leçon qui est une sorte de « discipulum te memento » ; Mais tandis qu'à Rome le vainqueur n'entendait qu'une courte phrase, c'est tout un discours que nos triomphateurs doivent subir.

Me voici donc chargé de remplir à peu près le même office que l'esclave des triomphes romains. Vous l'avouerez-je ? il m'est arrivé d'envier la brièveté énergique à laquelle il était tenu ; mais je ne peux m'y borner, malheureusement pour moi et sans doute aussi pour vous. Afin, toutefois, de m'en rapprocher le plus possible et pour supprimer tout préambule, je vais aborder mon sujet.

Je voudrais vous parler de choses qui vous sembleront peut-être bien vieilles, de certains enseignements que nous avons reçu de la Grèce ancienne et que nous avons, je crois, trop souvent tendance à oublier ; je voudrais vous montrer, si je peux, le profit que nous pourrions retirer de ces enseignements à une époque, comme la nôtre, où la science a si profondément modifié la société humaine et l'aspect même des choses.

Il suffit que nous jetions un regard autour de nous pour que nous apercevions tout ce dont nous sommes redevables à la science ; méconnaître ses bienfaits serait injuste et ridicule ; sans chercher à les énumérer, je me bornerai à dire que c'est par la science qu'aujourd'hui peuvent vivre sur cette terre, dans un bien-être sans cesse accru, des populations sans cesse grandissantes ; c'est elle en effet qui a permis aux hommes d'exploiter et de répartir d'une manière systématique les richesses naturelles, de les faire servir à la satisfaction de leurs besoins. A ce point de vue notre époque présente une supériorité incontestable par rapport aux civilisations anciennes, si avancées qu'elles aient été.

Mais il me semble que la vue des bienfaits dus à la science ait égaré quelque peu certains esprits ; ils ont vu en elle le grand agent de progrès, je dirais presque, le seul. Voici en effet ce que dit Renan : « Un monde sans science, c'est l'esclavage, c'est l'homme tournant la meule, assujéti à la matière, assimilé à la bête de somme. Le monde amélioré par la science sera le

royaume de l'esprit, le règne des hommes libres. » Lucien Poincaré déclare d'une manière plus précise : « Avec le progrès actuel du mécanisme, la tâche du travailleur s'ennoblit chaque jour. Les besognes serviles tendent à disparaître. Quand la navette marchera toute seule, disait Aristote, on pourra peut-être supprimer l'esclave. Ces temps, que la philosophie antique considérait comme ne devant jamais venir, ne paraissent plus éloignés aujourd'hui ; bientôt, mue par l'énergie que la science a su conquérir, la navette travaillera sous la direction active et intelligente d'un homme sur qui ne pèseront plus les servitudes de la matière et, dans le domaine moral comme dans le domaine économique, la science aura été la grande libératrice. » Ainsi, à en croire le philosophe comme le savant, la science doit libérer l'homme de la matière, elle doit assurer son progrès moral. Ces affirmations me paraissent tout à fait contestables et j'essaierai de vous dire pourquoi.

Je ne tirerai point parti de l'avantage que pourraient me donner pour ma démonstration les applications que les hommes font de la science en temps de guerre et qui porteraient à croire qu'ils ont surtout cherché à perfectionner les moyens de s'entre-détruire ; je ne considérerai que les usages tout pacifiques qu'ils en ont tirés.

Sans doute, aussi bien les découvertes théoriques que les inventions pratiques dues au progrès des sciences sont l'œuvre de l'intelligence, supposent parfois même du génie. Mais est-il bien exact de dire que diriger une machine exige la mise en œuvre de facultés intellectuelles spécialement développées ? Ne peut-on pas prétendre plutôt, avec juste raison que, dans cette collaboration de l'homme et de la machine, c'est cette dernière qui impose à l'homme, pour ainsi dire, ses mouvements, qui le réduit à n'agir qu'au moyen de réflexes, de gestes mécaniques, qui finit par faire de lui une sorte de machine ayant à peine plus de personnalité que celle qu'il est censé diriger ? Autrefois au contraire l'outil, parfois imparfait, de l'artisan admettait, sollicitait même de la part de celui-ci un effort d'initiative, d'intelligence et il arrivait que l'artisan fût un véritable artiste dont la personnalité s'affirmait dans l'objet, souvent bien modeste pourtant, qu'il avait créé par son travail. Mais la machine est venue qui a changé tout cela ; loin de contribuer au progrès intellectuel, elle a plutôt mutilé l'intelligence, loin de libérer l'homme de la matière, elle en a fait son serviteur ; le travail de l'ouvrier est devenu quelque chose de mécanique qui tend à perdre tout caractère humain.

D'autre part, si la science contribue puissamment à satisfaire nos besoins matériels, elle a aussi le grave inconvénient de les multiplier ; et chaque besoin nouveau que nous nous créons est une chaîne nouvelle que nous nous forgeons ; considérée à ce point de vue, la science aboutit encore à restreindre la liberté de l'homme, à amoindrir sa personnalité. La satisfaction de tous ces besoins qui augmentent sans cesse et dont la tyrannie se fait chaque jour sentir plus impérieuse, permet de moins en moins d'avoir une vie à proprement parler morale. Il semble actuellement que la vertu la plus éminente de l'homme soit de produire le plus possible pour consommer toujours davantage et de s'enrichir sans arrêt pour produire et pour consommer. Multiplier nos besoins au lieu de chercher à nous affranchir de façon à faciliter l'écoulement de produits fabriqués en nombre de plus en plus grand, tel est le cycle dans lequel roule la civilisation contemporaine. Peut-on dès lors parler de la libération de l'homme, du progrès de l'humanité ? Nous avons cru par la science nous asservir la matière ; c'est la matière qui fait de nous ses esclaves et nous plie à ses lois irrésistiblement. Nous assistons à une véritable régression. Voici d'ailleurs comment s'exprimait récemment un écrivain scientifique jugeant notre époque :

« Par un très long détour, il semble que l'Humanité retourne à son point de départ. L'« homo sapiens », ce produit merveilleux de la civilisation grecque, tend à faire place à l'« homo faber » des humbles origines animales : un être purement utilitaire qui cherche à adapter le plus commodément possible son habitat à ses besoins multipliés, à cette différence près qu'aux routines empiriques ou magiques se sont substituées des techniques scientifiques. »

En voyant toutes les admirables découvertes de la science aboutir à des résultats si inattendus, si humiliants même pour l'orgueil humain, peut-être convient-il de se rappeler le mot de Sénèque : « Sans doute l'intelligence imagina toujours ces choses, mais non l'intelligence rectifiée par la philosophie ; c'est à l'homme, ce n'est pas au sage qu'on doit ces inventions. » Peut-être aussi serait-il bon que nous nous remettions en mémoire certaines idées conçues par la sagesse grecque et dont, maintenant, vous comprendrez mieux, peut-être, tout l'intérêt actuel.

La science ou plutôt ses applications pratiques ont, nous l'avons vu, pour effet de « mécaniser » en quelque sorte les actes de la vie humaine, de leur enlever tout caractère humain, si bien qu'ils ne sont plus que comme un prolongement de ce qui se passe dans le monde matériel, ce monde matériel étant d'ailleurs conçu, à tort ou à raison, comme mû uniquement par des forces aveugles. Par une vue des choses absolument opposée à celle de notre science qui aboutit, pour ainsi dire, à « matérialiser » notre vie, les penseurs de la Grèce en sont arrivés à spiritualiser la nature. Pour Platon, en particulier, le monde est un être vivant, animé, formé à l'image de Dieu, c'est-à-dire de la perfection suprême. D'une manière générale, le Grec estime que la nature n'est pas seulement une collection d'atomes soumis à des forces aveugles, mais que dans tout ce qui existe, l'intelligence peut discerner un élément esthétique et idéal. Remarquez bien que si la science moderne n'a pas la même conception des choses, elle ne nous interdit pas de l'avoir ; elle se voit obligée par ses recherches d'opérer dans la réalité comme des coupes dont chacune fait l'objet d'une science particulière, mais rien n'empêche que nous n'ayons une vue générale de l'univers. Donc le Grec nous apprendra, selon l'expression d'Emile Boutroux, « à doubler toute réalité d'une idée, à joindre la raison à la force, la réflexion à l'instinct, la joie au travail ». Si nous considérons en effet que tout ce qui est doit concourir à l'harmonie de l'ensemble, à la perfection idéale du monde, vous comprenez que chacune de nos actions prend une valeur toute spéciale, vous concevez que cette conception hellénique de l'univers peut embellir, mieux que cela « humaniser » la plus humble de nos occupations.

On raconte que des étrangers, attirés par la réputation du philosophe Héraclite, étaient venus à Ephèse afin de lui rendre visite. Entrés dans une pauvre demeure qu'on leur avait indiqué comme étant celle du philosophe, ils aperçurent un vieillard occupé à éplucher des légumes. Comme ils s'étonnaient de le voir livré à une occupation si basse : « Dans ces choses aussi, leur dit Héraclite, il y a des dieux. » C'est ainsi que l'idée grecque sait ennoblir la plus modeste existence, qu'elle fait estimer et aimer la vie ; c'est ainsi qu'elle nous apprendra à réintégrer dans nos actes l'*esprit*, que les conditions modernes de l'existence tendent à leur enlever.

La science, par la facilité qu'elle nous donne de satisfaire tous nos besoins matériels, nous a trop souvent détournés d'une autre vérité essentielle de la sagesse antique. Fiers des moyens dont nous disposons pour agir sur le monde extérieur, connaissant mal l'âme humaine dans toute sa complexité concrète, nous nous en remettons surtout aux choses du soin d'assurer

notre bonheur ; car nous ignorons que les plus puissantes raisons d'être heureux, nous les avons en nous-mêmes ; nous nous imaginons qu'à assouvir des besoins sans cesse plus nombreux, nous atteindrons la félicité parfaite ; nous nous rendons insuffisamment compte qu'ainsi nous nous asservissons aux choses ; sans compter qu'ainsi nous nous asservissons aux choses ; sans compter que ces besoins effrénés et égoïstes sont une source de haine et de désharmonie sociale. Tout autre est le point de vue de la sagesse grecque. Selon elle, l'homme véritablement heureux est celui qui a su se forger en lui-même un idéal de sagesse, de justice, de bravoure et d'indépendance et qui mène une vie conforme à cet idéal ; sans doute il ne doit pas faire fi des avantages extérieurs, santé, richesses, honneurs même (car la morale grecque n'est pas une morale ascétique, loin de là), mais il ne prendra en considération ces avantages que dans la mesure où ils pourront contribuer à son perfectionnement moral. Elle nous apprendra, cette sagesse, que la modération des désirs est la condition indispensable du bonheur. Ecoutez ce que dit Platon sur la manière dont doit se conduire l'homme sensé : « Il n'admettra pas cette conspiration, ce concert de la multitude insensée à accumuler trésors sur trésors ; il ne se laissera pas éblouir par l'idée de félicité qu'elle y attache et n'augmentera pas ses richesses à l'infini pour accroître ses maux dans la même proportion. »

Nous pourrions apprendre aussi à l'école des sages de la Grèce que la vraie félicité consiste non pas à posséder des biens extérieurs, mais à se posséder parfaitement soi-même, à avoir cette qualité qu'ils appellent l'*enkrateia* (*l'empire sur soi-même*). Si vous voulez savoir comment ils concevaient cette possession de soi, quelle source de sérénité ils trouvaient en elle, écoutez les dernières paroles que Socrate adresse à ses juges, qui viennent de le condamner : « Cette confiance à l'égard de la mort, juges, vous devez l'éprouver comme moi, si vous prenez conscience seulement de cette vérité, qu'il n'y a pas de mal possible pour l'homme de bien, ni dans cette vie, ni au-delà, et que les dieux ne sont pas indifférents à son sort. Le mien non plus n'est pas le fait du hasard ; loin de là : je tiens pour évident qu'il valait mieux pour moi mourir maintenant et être ainsi délivré de toute peine ... C'est pourquoi je n'en veux pas beaucoup à ceux qui m'ont condamné ni à mes accusateurs. Il est vrai qu'ils avaient une autre pensée en me condamnant ou en m'accusant : ils croyaient bien me nuire et en cela ils sont blâmables ... Mais voici l'heure de nous en aller, moi pour mourir, vous pour vivre. De mon sort ou du vôtre, lequel est le meilleur ? Personne ne le sait, si ce n'est Dieu. »

Sans aller jusqu'à ce détachement sublime de tout, peut-être pourrions-nous parfois nous inspirer de la leçon si émouvante que nous donne le sage d'Athènes ; ainsi nous acquerions la véritable liberté de l'homme, celle que ni les gens, ni les choses ne peuvent mutiler.

Peut-être comprendrez-vous maintenant toute la signification du véritable humanisme, que l'on a défini quelquefois « l'effort permanent de l'homme résistant aux puissances de la nature », de cet humanisme qui nous permet, en face du monde extérieur, de nous affirmer en tant qu'hommes, qui empêche que nous ne soyons comme incorporés à la matière, de cet humanisme en un mot grâce auquel nous pourrions conserver toute notre richesse morale. C'est à ses leçons que notre littérature, notre pensée française doivent leur caractère si profondément humain. Pour vous prouver combien nous lui sommes redevables, je vous citerai cette pensée de Pascal qui, comme vous le savez, fut à la fois un savant génial et le moraliste le plus profond : « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps d'affliction ; mais la science des mœurs me consolera

toujours de l'ignorance des sciences extérieures. » « Pensée admirable, nous dit M. Jacques Chevalier, et sur laquelle tant d'hommes ont médité pendant la guerre. » Pascal, au fond, ne fait qu'exprimer ce que deux mille ans avant lui avait déjà dit Socrate. A une époque, en effet, où les savants se tournaient surtout vers l'étude du monde extérieur, Socrate avait déclaré que la grande réalité intéressante pour l'homme était l'homme lui-même, que c'est cette étude de l'homme qui devait surtout nous occuper, que le grand problème à élucider était le problème moral. Et vous concevez qu'aujourd'hui, plus que jamais peut-être, puisque plus que jamais la science occupe notre activité, nous devons avoir présent à l'esprit l'enseignement de Socrate.

Suivant une antique tradition, Socrate aperçut un jour un jeune homme dont la beauté et l'air modeste le frappèrent. Il l'arrêta en lui barrant son chemin avec son bâton et lui demanda où l'on pouvait acheter les choses nécessaires à la vie : « Au marché » répondit le jeune homme. « Où peut-on, reprit alors Socrate, apprendre à devenir un homme de bien ? » et comme l'autre restait embarrassé et ne disait mot : « Suis-moi, continua-t-il, je te l'apprendrai. » C'est ainsi, nous dit-on, que Xénophon devint le disciple de Socrate. Dans cette petite histoire, qui n'est peut-être qu'une légende, je crois voir un symbole que j'appliquerai à notre temps. Les choses nécessaires à la vie, la science nous les donne et nous les procurera tous les jours plus abondantes. Mais si nous voulons être des hommes de bien, c'est-à-dire véritablement des hommes, ne craignons pas de nous mettre à l'école de la Grèce.

André-Michel BOISSERIE

()

Agrégé de lettres (1928)

Professeur à Buffon (de 1929-1930 à 1935-1936)